

Mary Higgins Clark

Le bonheur, du début : l'écriture, à la fin : le *happy end*

Chantal Savoie

Numéro 68, automne 1997

Des femmes, des héroïnes et des best-sellers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Savoie, C. (1997). Mary Higgins Clark : le bonheur, du début : l'écriture, à la fin : le *happy end*. *Nuit blanche*, (68), 44–47.

Mary Higgins Clark : l'écriture



photo : A.-M. Guérineau

Mary Higgins Clark

Le succès phénoménal de Mary Higgins Clark est en passe de faire de cette auteure de *thrillers* un véritable mythe. Incarnation emblématique du *success story* à l'américaine, la carrière de la dame a pourtant démarré lentement, grugée par les contraintes familiales, dénigrée par des éditeurs sourds à la nouveauté de ce qu'elle avait à proposer.

Le bonheur, du début : à la fin : le happy end

Entrevue réalisée par
Chantal Savoie

Q

ue les adeptes de recette se le tiennent pour dit : l'évidence du succès que Mary Higgins Clark remporte aujourd'hui ne doit pas faire oublier le temps des refus opposés à son premier manuscrit, quelques années seulement avant le Grand Prix de

littérature policière, pour *La nuit du renard* (1980).

Aujourd'hui, sa feuille de route est impressionnante, presque autant que les montants faramineux qui apparaissent au bas de ses contrats... et en tête de presque tous les articles que les médias lui consacrent ! Il faut dire qu'elle est l'auteure de suspense la mieux payée aux États-Unis. Mais le véritable empire Higgins Clark, ce sont dix-huit best-sellers (dont seize ont été traduits en français), dont les ventes aux États-Unis ont franchi le cap des 250 millions d'exemplaires. Ses romans ont en outre été traduits dans 22 pays, et 9 ont été portés au grand écran.

Chignon impeccable et silhouette d'hôtesse de l'air, la reine du crime plonge sur le monde un regard bleu irrésistiblement pétillant, qui illustre tout à fait ce mot dont elle a fait sa philosophie : si tu veux être heureux une année, gagne à la loterie ; si tu veux être heureux toute ta vie, fais ce que tu aimes. Aussi à l'aise avec les gens des médias qu'avec les foules d'admiratrices qu'elle attire à la moindre de ses apparitions publiques, Mary Higgins Clark respire la sérénité et la joie de vivre. Alors qu'on s'attend à faire face à un mythe, on découvre plutôt une force de la nature.

Les premiers pas dans le métier

Le goût d'écrire, Mary Higgins Clark l'a depuis qu'elle est toute petite. C'est pourtant un désir qu'elle a mis du temps à réaliser. Native du Bronx, elle est la fille d'un tenancier de café, qui décède alors qu'elle n'a que 10 ans. Sa mère assure seule l'avenir de la famille, devenant pour la jeune Mary un modèle de persévérance. Parce que les études supérieures ne sont pas accessibles pour elle à

l'époque, Mary fréquentera une école de secrétariat. Elle travaille pour un bureau de publicité, puis comme hôtesse de l'air à la Pan Am avant de se marier. S'accrochant à son rêve, elle s'inscrit ensuite à un cours d'écriture à l'Université de New York, sous l'œil amusé de son mari, et entreprend d'écrire sa première nouvelle. « Stowaway » s'inspire d'un vol auquel elle a participé, le dernier en partance de la Tchécoslovaquie avant la tombée du rideau de fer. Mais le succès s'est fait attendre : il a fallu six ans et quarante refus avant qu'elle vende finalement le produit de son travail au magazine *Extension* pour 100 \$ (c'était en 1956). La gloire ne l'attendait pas davantage à la publication de son premier ouvrage, une biographie de George Washington intitulée *Aspire to the Heavens*, « un véritable désastre financier » selon ses propres mots. Mais le succès d'estime qu'elle récolte lui donne au moins la preuve qu'elle peut écrire et être publiée. C'était toutefois avant que la dame ne mette en pratique le meilleur conseil qu'on lui ait jamais donné : écrire ce qu'elle aurait envie de lire. Sa bibliothèque croulait sous les *thrillers* ! Elle a alors commencé à travailler son premier roman à suspense, *Where are the children ? (La maison du guet)*, son premier best-seller et le point tournant de sa carrière. « Les éditeurs que j'ai rencontrés à l'époque se sont d'abord montrés très sceptiques et ont refusé le manuscrit, prétextant que personne, surtout pas les femmes, ne voudrait lire des histoires à propos d'enfants violents. » Simon Shuster a finalement publié l'ouvrage en 1975, et Mary Higgins Clark lui est restée fidèle depuis.

Thrillers de femmes

Sur l'apport spécifique des écrivaines de *thrillers* au genre, Mary Higgins Clark s'accorde avec d'autres praticiennes pour confirmer que c'est la prise en compte plus manifeste du drame personnel des protagonistes, une focalisation plus grande sur l'intimité qui distingue l'écriture des femmes, alors que les auteurs masculins montrent souvent une propension plus grande pour les fusillades et la violence. « J'ai toujours envisagé mes romans sous un angle différent. Quelque chose arrive à quelqu'un de très bien, quelqu'un qui ne cherchait pas les problèmes, qui menait une petite vie bien tranquille. Mes protagonistes sont toujours des gens qui pourraient être nos voisins, des amis, ou une petite sœur et c'est ce qui permet aux

« Elle avait interrogé Adam à propos de la petite plate-forme entourée d'une balustrade qui couronnait les toits de nombreuses vieilles maisons du Cap. Il lui avait dit qu'on les appelait les balcons de la veuve parce que, les premiers temps, lorsqu'un capitaine au long cours était attendu chez lui au retour d'un voyage, son épouse montait le guetter sur le toit, scrutant du regard l'horizon et cherchant à voir se dessiner les voiles du navire. Tant de voiliers ne revenaient jamais à cette époque, que ces petites plates-formes avaient pris le nom de 'balcons de la veuve'. »

Souviens-toi,

Mary Higgins Clark, p. 122.

lecteurs de s'identifier à eux. Je dis toujours de mes personnages que ce sont des gens qu'on aimerait recevoir à dîner... Mais les choses se corsent pour eux, ils se retrouvent au mauvais endroit, au mauvais moment. »

Les thrillers de Mary Higgins Clark intercalent toujours au canevas de l'intrigue policière une histoire d'amour, qui se développe en alternance avec le suspense. Il s'agit même d'un élément qui pour certains expliquerait le succès de ses romans, notamment auprès du public féminin. Si l'auteure est consciente du procédé, elle se défend bien de faire reposer ses intrigues sur le développement de l'anecdote amoureuse : « Je suis romantique, et j'aime que mes romans contiennent des ingrédients sentimentaux. Je crois aussi que le public l'apprécie. Mais c'est quelque chose que je vois comme du glaçage sur le gâteau... »

Divertissantes, les intrigues de Mary Higgins Clark ? À coup sûr. Pourtant, on ne peut manquer de voir dans ces dra-

mes qui affectent le plus souvent la bonne société quelque chose comme le versant sombre de l'Amérique. Misères émotive, sexuelle, financière, sociale sont évoquées, bien davantage que la violence à laquelle elles donnent lieu. Ce sont les attitudes et les comportements des personnages qui terrifient, car si elle est suggérée, la violence n'est jamais étalée.

Mais les intrigues de Mary Higgins Clark, aussi noires puissent-elles être, se résolvent toujours dans la plus grande moralité. Les bons finissent toujours par triompher. Et pour l'auteure, il est important qu'il en soit ainsi : « Il y a toujours des bons et des méchants. Et une des clés du succès des romans à suspense aujourd'hui est certainement le sens de la justice qui s'en dégage. La justice doit triompher, l'ordre doit être rétabli. »

S'il est une évidence, c'est que le succès des romans à suspense repose le plus souvent sur leur aptitude à procurer des frissons à leurs lecteurs. Toute la littérature gothique en fait la démonstration, depuis *Le château d'Otrante* d'Horace Walpole. Mais il est également acquis que les femmes sont de grandes consommatrices des romans qui mettent en scène une pauvre victime persécutée, et certaines analyses font l'hypothèse qu'il en est ainsi parce que ce type de littérature reflète la condition féminine. Dans cette perspective, et sachant que les romans de Mary Higgins Clark sont consommés majoritairement par les femmes, on est en droit de se demander si les femmes n'aiment pas davantage succomber aux affres du frisson dans le dos que les messieurs, et si la peur n'est pas leur apanage plus que celui des hommes... « Les femmes adorent avoir peur, comme tout le monde d'ailleurs. Moi, j'ai toujours adoré cela, et ce depuis que je suis

toute jeune. Je n'avais que 8 ou 9 ans et je proposais déjà à mes amies qu'on se raconte des histoires de peur. Encore aujourd'hui, il arrive que je me fasse peur à moi-même en écrivant mes livres, et c'est toujours très bon signe ! »

Œuvre de santé publique ?

Mais entend-elle mettre ses lectrices en garde contre certains dangers qui pourraient les guetter ? Est-ce que ses romans remplissent en quelque sorte une fonction sociale ? « Le point de départ de mes intrigues est bien davantage suscité par des faits divers, des réalités que je transforme. Lorsque j'écrivais *Recherche jeune femme aimant danser*, en plus de me documenter sur le phénomène des rencontres par le biais de petites annonces, j'ai assisté à une conférence d'un agent du FBI qui exposait le cas d'un psychopathe qui collectionnait les photos de ses victimes. Et leur dénominateur commun était qu'elles avaient toutes répondu à des petites annonces. La conférence s'est terminée sur un avertissement qui mettait les gens en garde à cet égard : il est possible de rencontrer des gens très bien par le biais des petites annonces, mais il ne faut pas oublier que c'est également la Mecque des psychopathes et des tueurs en série, alors il faut demeurer prudent ! »

À regarder de plus près les sujets que choisit Mary Higgins Clark pour déployer ses intrigues, on constate à quel point ils touchent presque systématiquement des préoccupations féminines : la beauté (*Ne pleure pas ma belle, Ce que vivent les roses*), la fertilité et la fécondation *in vitro* (*La clinique du Docteur H., Un jour tu verras*), les enfants (*La maison du guet, Nous n'irons plus au bois*), la mode (*Dors ma jolie*), la recherche de l'âme sœur (*Un cri dans la nuit, Recherche jeune femme aimant danser*). Mary Higgins Clark sélectionne-t-elle ses thèmes en fonction d'un public féminin ? « Pas vraiment. Je cherche avant tout des sujets d'intérêt, et je tente toujours d'être sensible à ce qui s'annonce ou est en train de se produire dans la société, à ce qui guette les gens au coin de la rue, plutôt que de partir d'anecdotes qui ont pu intéresser l'opinion publique trois ou quatre ans auparavant. Dans le cas de la fécondation *in vitro*, je trouvais fascinant de savoir qu'on pouvait conserver un certain nombre d'embryons dans de petites éprouvettes avec votre nom et votre numéro de sécurité sociale. Qu'est-ce qui empêchait qu'on en subtilise quelques-uns en affirmant tout simplement qu'ils n'étaient pas viables ? On n'a aucun contrôle, lors de l'implantation d'un embryon, sur sa véritable provenance. » Elle travaille donc à partir de cas réels, et ne fait qu'extrapoler, pousser les circonstances jusqu'à leur degré maximal de perversité. Elle exploite des situations dans lesquelles elle perçoit un potentiel dégénératif important, tout en tentant de devancer l'actualité. À partir de faits divers, son imagination se met en branle, procédant par suppositions : « Qu'arriverait-il si... ». C'est entre autres le processus qui a gouverné la mise en situation de *La maison au clair de lune* : à partir du moment où des résidences de grand luxe sont vendues à des personnes âgées extrêmement riches, les personnes parmi celles qui vivent le plus longtemps représentent des pertes pour l'entreprise. De là à imaginer qu'on se débarrasse subtilement des plus tenaces afin d'accroître la rentabilité de l'entreprise, il n'y a qu'un pas, que l'imagination de l'auteure n'a pas hésité à franchir...

Pour donner l'impulsion à cette terrifiante imagination, Mary Higgins Clark est loin de demeurer passive, d'attendre ce que certains nomment l'inspiration. Elle collectionne les faits divers comme d'autres les monnaies étrangères, assiste à de nombreux procès, se tient à l'affût des découvertes scientifiques, et s'inspire même de ses proches pour créer ses personnages : « Il m'arrive de



Mary Higgins Clark

A.-M. Guérineau

téléphoner à des amis qui m'ont servi à construire un de mes personnages, et de leur annoncer que je viens de les tuer ! »

Travailler, travailler

Mary Higgins Clark s'astreint en outre à d'imposantes activités de recherche pour étayer ses romans. Elle affirme n'écrire que sur ce qu'elle connaît parfaitement. Et le réalisme est une contrainte qu'elle s'est imposée pour tout ce qui touche les lieux où se déroule l'action, les détails sur les professions des personnages, etc. Elle vérifie les adresses des restaurants où dînent ses protagonistes, la vue qu'ils ont de leur fenêtre, rien n'est jamais laissé au hasard. Elle s'acquitte elle-même de toute la recherche qui entoure sa production, contrairement à ce que laissent croire quelques lieux communs à propos des écrivains qui sont abonnés au succès et dont la production est aussi régulière qu'un métronome. « Et jamais je ne bâclerai un livre pour le sortir à temps. »

Les héroïnes créées par Mary Higgins Clark sont toutes construites sur un paradoxe fertile : elle doivent être vulnérables et avoir besoin de quelqu'un qui s'occupe d'elles, mais d'autre part, au fil des obstacles, elles se révèlent fortes et déterminées, et ce sont elles qui seront victorieuses au terme de leurs aventures. Pour l'auteure, c'est avant tout la détermination des héroïnes qui importe. Ce sont des femmes qui ont fait leur chemin toutes seules, qui ne sont pas issues de familles riches, qui ont dû travailler pour faire les études qu'elles souhaitaient et pour arriver là où elles sont. Cette détermination des héroïnes n'est pas sans rappeler celle qu'a déployée l'auteure elle-même pour devenir écrivaine : mère de cinq enfants en bas âge, monoparentale, depuis le décès précoce de son mari, sans fortune et devant travailler pour faire vivre sa famille, Mary Higgins Clark ne s'est jamais laissée décourager par quelque contrainte que ce soit une fois qu'elle eut décidé d'écrire. Un temps, elle travaillait tous les matins de 5h à 7h, avant le réveil des enfants ; c'était alors le seul temps dont elle disposait pour l'écriture. La détermination qui émane de ses personnages féminins n'a donc rien d'idéalisé pour elle, et on peut se demander à quel point ses personnages sont influencés par sa propre vie. « Je crois que tout auteur met un peu de sa personnalité dans les histoires qu'il imagine. On fait toujours un peu partie de nos histoires. » Mais le trait personnel que l'on retrouve le plus chez ses héroïnes, c'est sa capacité d'attention aux autres. Et cet égard pour autrui est peut-être à la source de l'intuition féminine revue et corrigée par les héroïnes de Mary Higgins Clark, intuition qui leur permet de percevoir des détails qui échappent aux autres et en particulier aux autorités chargées de mener les enquêtes. Dans plusieurs cas, c'est parce qu'elles sont des femmes que les héroïnes réussissent.

Y a-t-il des limites qu'elle impose à ses personnages féminins ? Des choses qu'elles ne pourraient pas accomplir, des professions qu'elle bannit, des tâches qu'elle juge trop lourdes ? « Il n'y a aucune limite aux activités que peuvent exercer mes protagonistes, sinon celles que leur impose le cadre de l'intrigue. Elle peuvent siéger au Congrès, être avocates, photographes, etc. »

Si les tabous sociaux n'affectent pas les héroïnes de Mary Higgins Clark, tout comme ils affectent de moins en moins les héroïnes de best-sellers en général et celles de best-sellers féminins en particulier, pénétration sociale des valeurs féministes oblige, il semble que la dernière

frontière en termes de stéréotypes soit ce que Naomi Wolf a identifié comme le « mythe de la beauté ». On a beau permettre aux héroïnes de travailler dans les domaines les moins traditionnels, les rendre de plus en plus autonomes financièrement, émotivement et moralement, en faire des battantes et des vainqueuses, elle se doivent encore d'être belles, au minimum jolie, chez Mary Higgins Clark comme ailleurs. Pourtant, lorsqu'on l'interroge à ce sujet, Mary Higgins Clark n'est pas d'accord : « Toutes mes héroïnes ne sont pas des beautés, ce n'est pas ce qui prime. D'ailleurs, mes héroïnes se trouvent rarement belles, même si les autres peuvent les percevoir ainsi. Ce qui est important pour moi, c'est qu'elles soient séduisantes, que quelque chose émane de leur personnalité. Mes héroïnes ne sont surtout pas des beautés exceptionnelles. Et puis j'ai créé le personnage d'Alvirah (dans *The Lottery Winner*, un texte qui n'a pas été traduit en français), une femme pesant 200 livres dont le mari est plombier. »

En prendre et en laisser

Comment perçoit-elle les réactions de la critique par rapport à ses ouvrages ? « La critique est très partagée à mon sujet. Certains articles sont extrêmement élogieux, alors que d'autres dénigrent ce que je fais. Mais je suis bien consciente que l'approbation de la critique est le plus souvent inversement proportionnelle au succès commercial des livres. » Et même Mary Higgins Clark n'est pas prophète en son pays. L'accueil de ses romans s'avère ainsi plus favorable en France qu'aux États-Unis. Elle dit constater qu'on semble davantage prendre ses livres au sérieux en France, et qu'on y est d'évidence plus sensible aux enjeux sociaux évoqués par ses sujets. L'auteure est d'ailleurs indubitablement attirée par la France, et si elle peut lire le français, elle a toujours le projet de se remettre à l'apprentissage de la langue parlée.

Le secret de son succès ? Il tient d'après l'auteure en un mot : raconter. Ses histoires pourraient effectivement toutes débiter par « il était une fois », et se terminer par « et ils vécurent heureux ». C'est une recette éprouvée, que l'auteure a mis à sa main à l'aide d'une technique narrative savamment orchestrée : chapitres courts, rythme haletant, points de vue multiples, et un subtil dosage de l'intrigue. Le tout pour notre plus grande frayeur. **NS**

Mary Higgins Clark a publié : *La nuit du renard*, Grand prix de littérature policière 1980, Albin Michel, 1979 ; *La clinique du docteur H.*, Albin Michel, 1981 ; *Un cri dans la nuit*, Albin Michel, 1982 ; *La maison du guet*, Albin Michel, 1984 ; *Le démon du passé*, Albin Michel, 1986 ; *Ne pleure pas ma belle*, Albin Michel, 1987 ; *Dors ma jolie*, Albin Michel, 1989 ; *Recherche jeune femme aimant danser*, Albin Michel, 1991 ; *Nous n'irons plus au bois*, Albin Michel, 1992 ; *Le fantôme de Lady Margaret*, Albin Michel, 1992 ; *Un jour tu verras*, Albin Michel, 1993 ; *Souviens-toi*, Albin Michel, 1994 ; *Ce que vivent les roses*, Albin Michel, 1995 ; *Douce nuit*, Albin Michel, 1995 ; *Joyeux Noël / Merry Christmas*, Albin Michel, 1996 ; *La maison au clair de lune*, Albin Michel, 1996 ; *Ni vue ni connue*, Albin Michel, 1997.

Plusieurs titres de Mary Higgins Clark sont parus en format de poche.